
La formation de la géographie à l'époque des Empires

Déterminisme, hiérarchie et ambivalence

Daniel Clayton

Traducteur : Paul Claval



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/465>

DOI : 10.4000/gc.465

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

ISBN : 978-2-296-96744-1

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Daniel Clayton, « La formation de la géographie à l'époque des Empires », *Géographie et cultures* [En ligne], 80 | 2011, mis en ligne le 30 janvier 2013, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/gc/465> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.465>

Ce document a été généré automatiquement le 22 mars 2021.

La formation de la géographie à l'époque des Empires

Déterminisme, hiérarchie et ambivalence

Daniel Clayton

Traduction : Paul Claval

NOTE DE L'AUTEUR

Une version de cet article a été présentée à l'Atelier Géographie et Colonisation organisé par le CNRS à Cargèse, en Corse, du 5 au 9 juillet 2010. Je remercie beaucoup Pierre Singaravélou et Hélène Blais de leur invitation et de leur hospitalité, et les participants pour leurs discussions stimulantes.

Introduction

- 1 Cet article commente les relations entre géographie et empire dans la perspective de la géographie académique et des débuts de son institutionnalisation en Europe et en Amérique du Nord entre les années 1880 et les années 1920. Par 'géographie', j'entends à la fois l'étude de la terre et son utilisation, et par 'empire', j'entends la domination très large et (aux alentours de 1900) globale de l'Occident, ainsi que les attitudes de supériorité qui la caractérisent. Felix Driver (2001) a forgé l'expression 'd'empire de la géographie' : elle fait saisir comment, au cours de cette période, l'aptitude de la géographie à faire le tour du monde et à pénétrer de manière pratique et intellectuelle les continents est devenue centrale dans ce que l'Occident en vient à considérer comme son droit supposé à coloniser ; elle montre aussi comment les intérêts et les activités que les géographes professionnels sont arrivés à regarder comme leur bien propre (l'exploration, la cartographie et les levés de terrain, le déterminisme environnemental et la géopolitique) servent alors d'outils pour la construction des Empires. L'accent ainsi mis sur la collusion entre géographie et empire est-il correct ?

Quelle était la force des connexions entre les deux ? Quels concepts, quels ordres du jour et quelles pratiques les géographes ont-ils été amenés à introduire dans la discipline universitaire qu'ils construisaient à 'l'Age de l'Empire' (Hobsbawm, 1987) ? Commençons par un exemple Britannique.

La science et le caractère de la géographie : une scène en évolution

- 2 En 1908, E. H. Hills, chef de la Section Géographie de l'État-Major général, qui produisait et recueillait les cartes pour le Ministère Britannique de la Guerre, notait que de grands changements étaient intervenus dans 'la science et le caractère de la géographie' depuis les années 1870. Il regrettait qu'une 'grande partie du vieux charme' associé au nom de géographie ait disparu. 'Il y avait alors de larges parties de la surface de la terre que le pied de l'homme blanc n'avait pas encore foulées. Aujourd'hui il n'y a plus grand chose de la surface de la terre qui demeure totalement inconnu'. 'La traversée périlleuse des terres vierges... la navigation d'eaux inconnues... et la pénétration des forêts et déserts' par les explorateurs 'a cédé la place à des missions bien équipées de lever scientifique'.
- 3 Aux alentours de 1908, l'exploration bénéficiait du coup de fouet romantique que lui valait la compétition pour atteindre les pôles Arctique et Antarctique. Mais qu'allait devenir la civilisation occidentale maintenant qu'il n'y aurait plus de larges 'espaces inconnus', et qu'allait devenir l'image de la géographie ? La vision que Hills se faisait du sujet était pratique et politique. Sa priorité était de cartographier l'espace colonial, ce qui était fondamental pour l'administration de l'Empire. C'était maintenant le topographe plus que l'explorateur, soutenait-il, qui était le bastion de cette 'généreuse dévotion au devoir qui avait mené si loin notre race dans le passé'. C'est lui qui était dorénavant 'en train de s'ouvrir une voie à travers les jungles' et 'de braver les attaques des animaux sauvages, les indigènes prompts à trahir... [et] quelque maladie mortelle'. La Grande-Bretagne avait un cruel besoin d'un 'département central' en charge de contrôler la cartographie des territoires et le travail des commissions internationales d'établissement des frontières.
- 4 Hills nous guide vers un monde en voie de modernisation à son zénith impérial, avec plus de 80 % de la surface de la terre sous l'emprise formelle ou informelle d'un petit nombre d'anciennes ou de nouvelles puissances impériales (la Grande-Bretagne et la France avaient longtemps été prééminentes, mais vers 1900, leur suprématie est contestée par l'Allemagne, le Japon et les États-Unis) ; un âge impérial prométhéen dans lequel les cultures occidentales partageaient la même foi en la supériorité de leur civilisation, de leurs prouesses impériales, de leur maîtrise des techniques, et du droit de qualifier à leur guise les peuples et les pays éloignés – dans les termes de Hills, de les qualifier 'd'inconnus, de vierges, de sauvages, de périlleux'. C'était aussi un âge d'intense rivalité nationale et de conflit à propos du partage des anciens empires, un âge enfin de changement rapide et de désorientation dans les perceptions de l'espace et du temps. L'impérialisme se caractérisait par un mélange complexe de fantaisie et de peur, d'idéalisme et d'absence de pitié, de moralisation et de sens du sensationnel, de croyance et de doute. Examinons la place de la géographie dans ce monde – même si c'est surtout à partir des exemples de la Grande-Bretagne, de la France et des États-Unis. Le mélange impérial que nous venons d'évoquer anime les origines de la

géographie académique et nous pousse à résister à l'idée de réunir simplement connaissance géographique et pouvoir impérial. L'argument de cet article est que les rapports de la géographie et de l'empire doivent être jugés sur un terrain plus complexe. Et notre exemple de Hills nous alerte sur l'importance d'une entreprise qui est souvent présentée de manière inadéquate, car il faut regarder au-delà des géographes, des textes et des institutions les plus en vue ; il convient de traiter le sujet 'comme un champ hétérogène plutôt que comme une enclave fortement définie', et de prendre en compte 'ceux qui pratiquent anonymement la géographie – cartographes, topographes et autres – dont les talents ont réellement construit l'empire' (Driver 2001, 217 ; Livingstone 1992, 220).

En quoi la géographie était-elle impériale ?

- 5 Au cours des vingt dernières années, les géographes ont insisté de manière critique et de plus en plus élaborée sur l'ombre démesurée que l'empire a jetée sur leur discipline et sur la façon dont l'impérialisme lui-même est à la racine de ce qu'Edward Said (1993, 7) – qui a exercé une forte influence sur la géographie anglophone – a décrit comme une 'lutte pour la géographie'. La géographie de la fin du XIX^e siècle a été décrite comme un 'instrument' central de l'empire et comme son 'accoucheuse', et ce lien avec l'empire a investi le sujet d'un ensemble d'images populaires (autour de l'exploration) et d'associations impériales que les générations suivantes de géographes professionnels ont trouvé difficile de réconcilier avec les buts plus académiques (et peut-être scientifiques et objectifs) de la discipline (Bell, Butlin et Heffernan 1995, 6).
- 6 On a soutenu qu'à partir des années 1870, la 'nouvelle géographie' – ainsi nommée par les pionniers académiques de la discipline comme Halford Mackinder et Andrew Herbertson en Grande-Bretagne, Paul Vidal de la Blache et Jean Brunhes en France, et Isaiah Bowman et William Morris Davis aux Etats-Unis (pour ne citer que les plus influents) – a été essentiellement promue pour servir les intérêts économiques, géopolitiques, culturels et racistes et la poussée de l'impérialisme (Godlewska et Smith, 1994). La carte a été considérée comme un outil primordial, pratique et idéologique à la fois, de l'empire, et les géographes humains critiques ont traité la géographie comme une métaphore de base de la logique possessive du colonialisme et du caractère cartésien de la culture occidentale (Heffernan 1996 ; Gregory, 1994).
- 7 La géographie n'a cependant jamais été un outil unitaire et incontesté de l'empire. Les maîtres de la géographie ont adopté une grande variété d'attitudes sur les problèmes impériaux et coloniaux (certains se sont même montrés profondément critiques, comme le montrent les œuvres d'Elisée Reclus, de Peter Kropotkin et de Patrick Geddes) et étaient intéressés par les problèmes intérieurs (de l'industrialisation et du rapide changement social et régional) tout autant que par les affaires extérieures et impériales. La nature et l'intensité des liens de la géographie et de l'empire variaient aussi selon les pays et les traditions géographiques.
- 8 Nous avons donc besoin de nous demander : qu'est-ce que l'on gagne, et qu'est-ce que l'on perd, lorsqu'on rend compte de différentes façons de l'emprise de l'empire sur la discipline – lorsqu'on la considère comme puissante, exagérée, embarrassante, nuisible, ou encore inexplorée ? Les deux (brèves) sections suivantes traitent juste de deux manières d'explorer de telles questions.

Couper les liens entre exploration et science

- 9 La géographie a été enseignée dans des écoles, des académies militaires et des universités au sein de l'Europe, ou au-delà, durant des siècles, et souvent comme une branche d'autres sujets. Elle n'a pas joui d'assise universitaire solide avant le XIX^e siècle – initialement en Prusse, en Autriche et en Suisse, puis à partir des années 1870 en France et dans l'Allemagne nouvellement édifiée, à partir des années 1880 en Grande-Bretagne et en Russie et à partir des années 1890 en Europe, aux États-Unis et au Japon.
- 10 L'idée de 'science' (c'est-à-dire la manière dont un champ de recherche doit être délimité en termes de spécificité de ses objets et de ses méthodes d'étude, et de la nature systématique de ses théories et résultats) était communément utilisée comme un outil rhétorique dans les premiers débats sur la nature de la géographie académique (Livingstone, 1992, 19-28, 181-186). La science avait des racines profondes dans la recherche de sens et d'ordre au sein du monde naturel, qui constituait une part de l'étymologie de la géographie depuis plus de 100 ans ; elle impliquait un effort dirigé en particulier vers les 'espaces de science' (le terrain, le bateau, le bureau, le laboratoire, le musée, le jardin botanique, la société savante) (Livingstone 2002). La question de l'identité scientifique de la géographie était posée comme un problème spatial (celui de la relation du sujet et des disciplines voisines, spécialement de la géologie et de l'histoire) et comme un problème temporel en ce qui concerne la manière dont le sujet était mis en concordance avec d'anciennes ou de nouvelles formes de connaissance et d'enquête (spécialement l'exploration, et à partir des années 1870, la pensée évolutionniste).
- 11 Le lien disciplinaire fondateur et troublé de la géographie avec l'empire était enraciné dans une vue selon laquelle la science était une des marques de la supériorité occidentale, et n'était jamais simplement une voie désintéressée vers la vraie connaissance et la vraie compréhension. Des domaines d'étude comme la géographie étaient troublés par ce que le penseur postcolonial Gyan Prakash (1999, 55) a qualifié d'un 'rationalisme arrogant' qui soutenait l'empire en proclamant que quel que soit le niveau auquel le sujet colonial 'sauvage' et 'superstitieux' était éduqué dans les voies de la raison et de la science, elle ou il resterait toujours en retard sur l'Occident et 'n'accéderait' qu'avec retard à la raison. Les problèmes brûlants de l'Occident à l'époque – problèmes de lutte et de coopération, de compétition et de fédération, de hiérarchie et d'égalité, de progrès et de déclin – étaient imprégnés de ces relations entre la science, l'impérialisme et ce rationalisme arrogant.
- 12 Le déterminisme environnemental – ce corpus éclectique et profondément idéologique d'idées sur les variations de l'environnement physique du monde, et spécialement du climat, comme condition du progrès économique, du caractère racial et de la force nationale – devint la pierre angulaire d'une discipline émergeant de la quête de vérité et de reconnaissance scientifique que menait la géographie. Le climat, David N. Livingstone le montre (2002, 50), devint un 'puissant expédient herméneutique' qui facilitait la projection de termes moraux sur la sphère globale – en distinguant des peuples et des races 'curieux' et d'autres qui étaient 'indolents', des groupes vivant dans des environnements 'favorables', et d'autres installés dans des milieux 'débilitants'. Cette 'cartographie morale' était couchée dans le langage de la science et était appliquée à toute une série de questions impériales (la question de savoir les

Européens pouvaient s'acclimater à des environnements étrangers jouait un rôle central).

- 13 Mais la confiance impériale puisée dans la science n'eut qu'une courte vie. Le géographe français Pierre Gourou, né en 1900, parlait pour une génération de géographes du début du XX^e siècle qui pensaient que le monde et leur discipline avaient besoin d'être rebâtis à la suite de la Grande Guerre de 1914-1918, et pas seulement parce qu'elle avait blessé 'l'idée même d'Europe' comme centre du monde et summum du développement historique (voir Bowd et Clayton, 2012). Et c'est ainsi que l'on devait s'éloigner des thèmes de la hiérarchie et du déterminisme, s'attacher aux notions de flux et d'ambivalence, et noter que la géographie et l'empire n'étaient pas nécessairement en harmonie.
- 14 Les *Missionary Travels and Researches in Southern Africa* (publiés en 1857, deux ans avant *L'Origine des espèces de Darwin*) de l'explorateur écossais David Livingstone furent un best-seller – un volume qui fut lu autant pour sa critique du violent bilan impérial de l'Europe que pour la manière dont il faisait de l'explorateur une figure héroïque (Driver, 2001, 68-69). L'enthousiasme du public pour la géographie en Grande-Bretagne et ailleurs en Europe passa en fait par des hauts et des bas durant le XIX^e siècle, et ne connut une nouvelle vigueur qu'à partir des années 1870. Les facteurs en cause étaient complexes. Pour les Français, les désastres de la guerre franco-prussienne de 1870-71 jouèrent un rôle-clé. Très conscient du grand avantage stratégique que les cartes avaient donné à l'armée prussienne durant cette guerre, les cartographes et les sociétés de géographies donnèrent à la poussée impériale de la France en Afrique et en Asie du Sud-Est beaucoup de ses moyens militaires et techniques. En Grande-Bretagne, les géographes (voir Mackinder 1902 ; Chisholm, 1908) offrirent une contribution politique significative en défendant l'idée que si le pays voulait contrer la dépression économique et obtenir une balance des paiements moins défavorable, il convenait de penser avec plus de soin aux géographies économiques de l'empire (dans quelle mesure la mère-patrie pourrait-elle compter sur les matières premières et les denrées alimentaires d'outre-mer pour alimenter son industrie, et nourrir et habiller ses masses urbaines et industrielles ? Dans quelle mesure le pays pourrait-il cultiver les marchés coloniaux pour ses manufactures ?).
- 15 Le lien utilitaire entre géographie et empire ne détournait cependant pas l'attention de ce que le géographe écossais Hugh Mill (1905, 7) voyait comme le 'problème principal' auquel la discipline naissante était confrontée : le manque d'une 'théorie centrale'. Cette carence, et les obstacles que rencontrait la discipline, étaient bien débattus dans la géographie britannique et française (Herbertson, 1902 ; Febvre, 1924, 312-328), et une enquête de 1914 auprès de géographes américains révéla qu'il y avait 'peu, ou pas du tout, d'accord sur ce qu'était alors la géographie' (cité dans Schulten, 2001, 90). Alors qu'il n'y avait pas de doute sur le statut de la géographie en tant qu'entreprise *pratique*, il y avait une inquiétude pour savoir si la forte association de la discipline professionnelle avec les sociétés de géographie – telles que la Royal Geographical Society ([RGS] fondée en 1830), l'American Geographical Society ([AGS] fondée en 1854), la National Geographic Society, basée à Washington ([NGS] fondée en 1888), et la Société de Géographie de Paris (fondée en 1821) – et à travers elles, avec l'exploration, ne tiraient pas la jeune discipline en arrière.
- 16 Dans les années 1890, il existait plus de 100 sociétés de géographies dans le monde, dont les trois-quarts en Europe (Butlin, 2009).

- 17 La Royal Geographical Society comptait 4000 membres en 1900, dont plus de 20 % venaient des rangs de l'armée. Les sociétés de géographie d'Europe avaient une panoplie d'objectifs d'éducation, de recherche et commerciaux, et celles qui étaient basées dans des centres impériaux comme Londres, Paris, Berlin et New York entretenaient souvent des relations difficiles avec les sociétés géographiques de province (qui avaient tendance à situer les intérêts commerciaux et régionaux au-dessus des objectifs scientifiques et nationaux) tout comme avec les nouveaux corps professionnels, comme la Geographical Association en Grande-Bretagne (établie par Mackinder en 1893), l'Association of American Geographers (fondée par Davis en 1904), et les Congrès Internationaux de Géographie (le premier ayant été tenu à Anvers en 1871). Beaucoup de ce que le public européen connaissait du monde impérial provenait cependant des sociétés de géographie (de leurs réunions, de leurs séries de conférences et de leurs publications). Il y avait beaucoup d'échanges d'informations diffusées comme résultat de l'échange global que faisait naître l'empire, et ceci à une époque où le patronage direct de l'Etat en matière d'éducation ou de recherche était limité.
- 18 La Royal Geographical Society assura la promotion de la géographie dans les universités de Cambridge et d'Oxford, et le nombre de départements de géographie délivrant des diplômes augmenta fortement jusqu'à atteindre le chiffre de 20 dans les années 1940 (Stoddart 1986). Un tel investissement mettait cependant la géographie académique en porte-à-faux. Alors que cet effort était essentiel pour l'institutionnalisation de la discipline, il nourrissait le scepticisme des disciplines voisines concernant le statut intellectuel de la géographie. Dans un rapport établi en 1885 pour la Royal Geographical Society et portant sur l'état de l'enseignement de la géographie, James Scott Keltie observait que le sujet était mal enseigné dans les écoles britanniques, et faiblement développé au niveau universitaire (en comparaison, spécialement, avec l'Allemagne) et, de plus, que les universitaires des disciplines voisines pensaient que le sujet donnait naissance à un 'catalogue descriptif' de faits mal digérés plutôt qu'à une 'connaissance scientifique' (Keltie 1885, 501-503).
- 19 Cette mise en cause dévastatrice émanait des universités américaines aussi bien que des universités britanniques, et dans les deux pays, elle était formulée avec une particulière vigueur par des géologues – tels que Charles Lapworth en Grande-Bretagne et Nathaniel Southgate Shaler aux Etats-Unis – qui décriaient la géographie en la présentant comme une affaire d'amateurs ou un savoir populaire. Les géographes professionnels réagissaient de deux manières : en essayant d'abord de creuser l'écart entre leur sujet et le travail d'amateur en quête de sensationnel qui était traditionnellement caractéristique des explorateurs ; et ensuite, en soulignant que la force de la géographie résidait dans ce que Mackinder décrivait comme son 'inhérente largeur' et 'ses multiples facettes' (sa capacité à faire le pont entre les sciences naturelles et sociales) (Mackinder [1887] 1996, 172).
- 20 En Grande-Bretagne et aux États-Unis, où la 'géographie humaine' était considérée comme un signe d'identité, l'idée de région (voir la délimitation par Herbertson des 'régions naturelles') devint un pivot de la discussion scientifique. Dans les années 1910 cependant, et spécialement aux États-Unis, cette 'nouvelle' géographie était déjà en train de sombrer dans le déterminisme environnemental, avec les doctrines portant sur les 'influences géographiques' sur le comportement et les aptitudes humains qui devaient être centrales pour la stature 'scientifique' de la géographie (Semple, 1903). Livingstone (1992, 188) montre comment les déterministes environnementaux

retravaillent alors la 'doctrine lamarckienne de l'hérédité des caractères acquis' : pour eux, les caractères acquis à travers l'adaptation humaine aux conditions du cycle de vie, et les savoir-faire adaptatifs accumulés dans ce procès, sont transmis aux générations futures ; et 'la force directive de variation organique [est attribuée] à la volonté, à l'habitude ou à l'environnement'.

- 21 En France, Vidal de la Blache, qui illustre la discipline à l'École Normale Supérieure durant les années 1880 et 1890, considérait également que l'adaptation aux contraintes de l'environnement conditionnait des 'genres de vie' distincts. Mais il le faisait pour distinguer la 'science de la géographie' de l'impressionnant territoire académique de l'histoire et des sciences humaines émergentes – de la sociologie et de l'ethnologie –, et pour faire échec à l'influence allemande sur la géographie française – pour s'opposer, plus particulièrement, aux arguments de Ratzel sur la nature organique des États, et sur leur lutte évolutionniste pour la survie à travers leur quête 'd'espace vital adéquat', *Lebensraum*.
- 22 Détacher cette 'science' professionnelle de la géographie (quelle que soit la manière de la définir) d'une ère d'amateurisme et de reportage géographique était également un but significatif. Aux États-Unis, Davis (formé par Shaler et nommé Professeur-Assistant de Géographie physique à l'Université de Harvard en 1885) cherchait à creuser l'écart entre ses efforts académiques (au centre desquels se trouvait sa théorie de l'évolution des formes du relief, le 'cycle d'érosion') et le journal populaire de la National Geographic Society, le *National Geographic Magazine* : celui-ci, pensait-il, faisait apparaître la géographie comme sensationnaliste et chauvine, ce dernier point résultant de la couverture très détaillée de la guerre hispano-américaine de 1898 qu'avait réalisée le magazine (Davis 1924). Vidal ([1926] 1996, 182) considérait aussi que la séparation entre ce qui était appelé 'géographie coloniale' et le travail des sociétés de géographie était essentiel. Marcel Dubois avait été nommé à la première chaire à porter le titre de géographie coloniale à la Sorbonne en 1893, et en 1914, une forte proportion des vingt chaires d'université en géographie était occupée par des spécialistes de ce domaine. En 1891, Vidal joignit ses forces à celles de Dubois dans le premier numéro, à orientation académique, des *Annales de Géographie*, pour critiquer ce qu'ils décrivaient comme une géographie plus ancienne, descriptive et sensationnaliste, de l'exploration, géographie qui avait trop longtemps bénéficié de la faveur des journaux et de celle des revues de géographie populaires comme le *Bulletin de la Société de Géographie* et *La Revue de Géographie*. Il convenait, estimaient-ils, de faire preuve d'une nouvelle 'précision' dans le raisonnement géographique et d'une 'liberté d'esprit critique' (cité par Singaravélou 2011, 154).
- 23 Davis avait suggéré ce qu'une génération postérieure de géographes humains critiques a aujourd'hui prouvé : à savoir que l'exploration avait façonné et naturalisé la domination occidentale. Le projet 'genre' et sexualisé ('masculin') d'exploration scientifique apparaît comme un projet destiné à fabriquer de l'altérité : le sujet européen était considéré comme la source de la connaissance et comme un avatar de la raison universelle, cependant que les connaissances non européennes (indigènes) étaient dénigrées et ignorées. Certains voient ce projet critique comme ayant l'effet salutaire de permettre aux géographes de dire 'qu'ils font maintenant les choses différemment' (c'est-à-dire qu'ils travaillent de façon moins impérialiste, raciste et sexualisée) et que cela a été important pour forger une géographie postcoloniale. Toutefois, et malgré tout ce souci pour les 'marges', 'l'indigène' et 'l'autre colonial', la

géographie postcoloniale reste souvent focalisée sur le centre impérial ; elle cherche à se défaire de son rationalisme arrogant, mais affiche trop de désinvolture pour les détails du colonialisme dans des localités éloignées, et pour les préoccupations spécifiques et variées des colonisés (Clayton, 2009).

- 24 Il n'est pas certain non plus que la 'réécriture postcoloniale' de l'exploration soit la ligne la plus appropriée d'attaque critique. La sauvegarde par la Royal Geographical Society de la tradition de l'explorateur a été contestée, mais elle a aussi été interprétée par certains comme une attitude libérale dans le débat sur les problèmes impériaux plutôt que comme un signe d'arrogance ou de racisme (Kearns, 2009). Et comme Driver (2001, 56) le note, la publication par la Royal Geographical Society d'un manuel, *Hints to Travellers*, en 1854, montre la confusion relative qui régnait sur la manière dont l'exploration devait être conduite et suggère que la Royal Geographical Society cherchait à 'exercer une autorité sur un champ de connaissance qui était déjà trop large et trop divers pour être maîtrisé'.

Utilisation pratique et prestige national

- 25 Le déterminisme environnemental a contribué à donner à la géographie scientifique une impulsion scientifique pleine de suffisance. Ellsworth Huntington (1928, 221-236) a été loué pour avoir montré comment les conditions climatiques exerçaient des 'pouvoirs de sélection', qui, à leur tour, expliquaient (dans son esprit) comment (par exemple) 'l'idée de liberté' s'était développée dans le Nord blanc des États-Unis, mais pas dans le Sud noir, et comment l'accession de l'Europe à la dominance globale avait pu être attribuée au 'fait' que les Européens jouissaient de 'l'aire au climat le plus stimulant' qui soit au monde. En bref, il y avait peu de choses auxquelles le déterminisme environnemental n'avait pas de réponse ; son ambition et ses résultats étaient globaux. Mais ce type d'explication géographique, qui avait eu dès le départ ses détracteurs, n'était pas le seul qui cherche à opérer à un niveau global et planétaire, ou qui ait des implications directes pour les politiques nationales.
- 26 En 1904, Mackinder (nommé au premier poste académique de géographie en Grande-Bretagne, à l'Université d'Oxford, en 1887) parlait de la fin de 'l'époque colombienne' qui remontait 400 ans en arrière, et de l'ouverture d'une nouvelle ère d'espace 'clos'. Son équivalent américain, Bowman (Président de l'American Geographical Society entre 1915 et 1935) appelait cela un 'monde nouveau' dans lequel les États étaient 'absorbés' par leurs 'relations mutuelles... et leurs systèmes et doctrines mutuellement antagonistes' (Mackinder [1904] 2004, 422 ; Bowman, 1921, 732). Pour eux, la réflexion géopolitique globale n'était jamais loin des questions de prestige national, de sécurité et de politique.
- 27 Mackinder (1911, 79-80) disait aux professeurs de géographie que les étudiants devaient être entraînés à servir leur pays sur 'la scène mondiale' ; ailleurs il appelait la géographie académique 'à satisfaire à la fois les exigences pratiques de l'homme politique et du marchand, et les exigences théoriques de l'historien et du savant' (Mackinder [1887] 1996, 172). *The New World* de Bowman fut le livre de géographie le plus lu de l'entre-deux-guerres, et aida son auteur à obtenir une place dans le puissant American Council of Foreign Relations (Smith, 2003) ; et Mackinder conseilla le British Colonial Office avant d'entrer lui-même en politique (Kearns, 2009).

- 28 Les géographes français qui s'étaient aventurés outre-mer – par exemple Gourou en Indochine et Augustin Bernard au Maghreb – posèrent une question différente. Jusqu'où les concepts et les modèles géographiques occidentaux étaient-ils mobiles ? Qu'est-ce qui arriveraient des hypothèses et généralisations géographiques métropolitaines – telles que la classification globale des genres de vie de Jean Brunhes (2010), ou l'affirmation de Vidal (1911, 304, 289) selon laquelle ceux-ci étaient des 'formes hautement évolués et permanentes', qui avaient leurs racines dans 'une série d'efforts accumulés au cours du temps' – lorsqu'ils étaient transportés outre-mer ? Si l'affirmation de Vidal, basée sur la compréhension de la campagne française, était valide, comment expliquer ou justifier alors le statut du colonialisme comme processus de transformation rapide du 'genre de vie' ? Et si l'adaptation était de manière inhérente un processus progressif, qu'advierait-il lorsque des Européens 'évolués' seraient soudain arrachés à leurs paysages anciens et transposés dans des environnements radicalement différents ?
- 29 Une réponse importante était que 'la permanence' des genres de vie 'indigènes' devait être considérée comme une forme de 'traditionalisme' (d'inertie culturelle), justifiant ainsi l'intrusion coloniale en renforçant les idées occidentales au sujet de la différence innée entre les genres de vie 'progressifs' de l'Occident et ceux, 'statiques' et 'despotiques' de l'Orient. Une autre réponse était de voir le colonialisme comme portant atteinte à l'équilibre délicat auquel les sociétés indigènes étaient parvenues au cours des siècles. En bref, les réponses variaient – elles étaient, selon les cas, interventionnistes, paternalistes et humanistes (Gourou, par exemple, tenait à l'idée d'empire tout en étant critique à l'égard de certaines politiques coloniales françaises) ; la géographie avait donc un enjeu idéologique à propos de la manière dont les relations de la métropole et des colonies étaient bâties et vues depuis des lieux différents (Bowd et Clayton, 2012 ; Deprest 2021).
- 30 À travers l'Europe, cependant, le lien entre la géographie, son utilité pratique et le pouvoir d'État trouva ses expressions les plus achevées immédiatement après la Grande Guerre, quand les hommes politiques alliés réunis à Versailles pour redessiner la carte de l'Europe et dissoudre l'Empire Ottoman se tournèrent vers les géographes pour les aider à évaluer la masse désordonnée des revendications territoriales nationales en compétition. Bowman conduisait la forte délégation américaine et les géographes les plus en vue de France, Albert Demangeon et Emmanuel de Martonne, faisaient partie de l'équipe française. Que la délégation britannique ait compris, non pas les géographes notables du moment, comme Mackinder, mais des cartographes et des topographes attachés au War Office nous donne une autre indication sur le développement encore furtif de la géographie académique en Grande-Bretagne. Dans son allocution de 1899 à la Royal Geographical Society, le colonial Sir Thomas Holdich (1899, 466, 477) exposait que 'les dangers d'une connaissance géographique imprécise' signifiaient que la création d'une telle connaissance était trop importante pour être laissée aux géographes universitaires. Ce sont 'nos soldats et nos marins qui savent comment faire la géographie et comment l'utiliser', déclarait-il. De fait, beaucoup de membres de la Royal Geographical Society traçaient une ligne de division nette entre la géographie académique, que l'on considérait comme une activité menée dans une tour d'ivoire, et 'la géographie strictement pratique' de Holdich. Holdich et Hills aidèrent à établir le Colonial Survey Committee en 1905, destiné à former les topographes coloniaux, et la 'Geographical Section' du War Office dirigée par Hills fut créée en réponse aux plaintes

selon lesquelles les groupes britanniques auraient eu à lutter dans des cas où cela n'aurait pas été nécessaire durant la seconde Guerre Boer (1899-1902) par suite de la rareté des cartes exactes (Collier et Inkpen, 2003 ; Heffernan, 2009). Le personnel qualifié et l'équipement que la Royal Geographical Society mit à la disposition du War Office auraient été décisifs dans l'effort de guerre en Europe et au Moyen Orient (Heffernan, 1996).

Géographie et empire aujourd'hui

- 31 En somme, nous ne pouvons penser à l'émergence de la géographie académique sans penser à la marque de l'empire. C'est peut-être une évidence, au vu de la large domination de l'empire et de l'acceptabilité publique et politique de la domination coloniale au cours de la période que nous avons considérée. Mais devons-nous décrire la géographie au cours de cette période comme une marionnette de l'empire ? Comme j'ai cherché à le montrer, il n'y avait pas de conception partagée de ce qu'était la géographie, de ce sur quoi son statut académique reposait, et de la manière dont elle devait être utilisée à des fins impériales. Les géographes des divers pays occidentaux et des différentes traditions géographiques partageaient les mêmes concepts et les mêmes pratiques, qu'il s'agisse de l'exploration, de la cartographie et du déterminisme environnemental. Mais l'utilité de ces démarches et leur relation intellectuelle à la discipline étaient également vigoureusement débattues, donnant à la discipline une identité plurielle. Les divisions et les hiérarchies entre 'nous' et 'eux' se durcirent (prirent des formes plus explicitement racistes) durant la période que nous avons analysée, mais il y avait aussi une ambivalence dans la 'géographie de l'empire'. Mackinder et Davis soulignaient comment un mélange de poussées et d'impulsions contribuaient à donner à la géographie une pluralité de facettes, et ouvraient ce qui s'avéra comme un ensemble durable de questions et de distinctions entre les conceptions 'théoriques' et 'pratiques', 'pures' et 'appliquées', et 'académiques' et 'populaires' de la géographie.
- 32 Dans tout ceci, la Grande Guerre constitua un tournant, et la brève histoire racontée ici ne doit pas être située sur la toile de fond de l'impérialisme (dirigé par les Américains et soutenu par les Britanniques) conçu comme une réponse aux attaques du 11 septembre 2001, et contre lequel ce nouvel impérialisme a œuvré : il y a aujourd'hui une bien plus grande diversité d'opinions au sujet de l'empire – y compris les solides réaffirmations de ses bénéfices en matière de modernisation, de démocratisation et de stabilisation qui sont liés à la nostalgie de l'empire – qu'il y a cinquante (ou même vingt) ans, lorsqu'était plus général le consensus politico-intellectuel sur les aspects d'exploitation violente et déshumanisante du colonialisme, et sur le dommage culturel durable causé par les couples opposés de civilisation et de sauvagerie, de colonisateur et de colonisé, et de blanc et de noir. L'idée, entre autres, que les concepts et les méthodes géographiques sont toujours mobilisés au profit de l'empire renforce la conscience de l'importance qu'il y a à penser historiquement les relations entre géographie et empire.
- 33 Le débat entre les avantages et les inconvénients de l'empire est aujourd'hui particulièrement vif dans les géographies britannique et nord-américaine. Les analyses critiques que les géographes font de l'empire tel qu'il est aujourd'hui mettent en cause la résurgence d'une géographie militaire qui a tendance à s'affirmer (comme le

montrent l'enseignement et la recherche géographique dans les académies militaires comme West Point aux États-Unis, et dans des campus de petits collèges qui ont comme parrains et comme clients des agences et des fournisseurs de défense et de sécurité). Ces deux approches géographiques de l'empire (aux alentours de 1900 et aujourd'hui) ne se regardent pas. Peut-être ne doivent-elles pas essayer de se regarder les yeux dans les yeux.

- 34 Dans ce contexte, l'étude historique, l'enseignement et la critique des rapports entre 'la géographie et l'empire' doivent-ils être conçus comme un exercice d'amélioration et de thérapie de la discipline ? L'aideraient-ils à exorciser ses fantômes impériaux et à calmer son angoisse postcoloniale (comme beaucoup de travaux – spécialement anglophones – menés dans cette veine le suggèrent) ? En procédant ainsi, lui permettraient-ils de produire des diplômés de géographie qui soient des citoyens du monde à l'esprit critique plutôt que des géographes encouragés à voir le monde selon des points de vue plus étroits et plus gauchis (nationaux et ethnocentriques) ? Ou devons-nous accepter l'idée que cette ligne d'étude 'cosmopolite' est elle-même biaisée : qu'elle conduit encore fréquemment à fixer l'attention sur le centre impérial, sur les besoins et les faiblesses d'une discipline géographique fondée sur les métropoles, et à cacher les manières diverses et complexes selon lesquelles le pouvoir colonial était (et continue à être) construit dans les marges éloignées.
- 35 Pour moi, il n'y a pas de raison unique et simple d'analyser en profondeur la collusion entre connaissance géographique et pouvoir impérial. L'empire a été un creuset historique et théorique important dans lequel l'allégorie de la 'géographie' comme marche vers l'objectivité et la vérité, et de l'histoire comme rationalisation de l'espace, ont été racontées. Pour nous dédouaner du passé, pour le mettre 'derrière nous', l'usage critique de l'empire est-il une bonne stratégie ? Il souligne, certes, les aspects euro-centriques et contaminés par le pouvoir des modes passés d'enquête géographique, mais ce rejet vers une phase révolue de l'empire nous paraît discutable lorsqu'on prend conscience du travail impérial qu'effectue aujourd'hui une géographie militaire enhardie par le recours aux SIG, et lorsque l'on prend également conscience des géographies violentes qui en résultent.
- 36 La reconnaissance de signes de pluralité, d'ambivalence et de contestation dans le passé de 'l'empire de la géographie' est devenue une tactique critique de routine (elle a été mise en évidence dans une bonne partie de cette discussion). Cette tactique a un effet qui décolonise et décentre. Elle aide la géographie de l'empire à apparaître moins assurée d'elle-même et introduit des voix et des lieux jusqu'ici marginalisés ou dénigrés dans l'histoire de la géographie et de son enchevêtrement avec le pouvoir impérial. Mais ce style d'analyse n'est peut-être pas ce dont on a besoin aujourd'hui. Une critique morale, mieux fondée en principe, de la logique qui, de manière inhérente, divise, hiérarchise et exploite, est peut-être ce qui est requis – une critique qui ne perde pas de vue l'omniscience de l'empire au sein de l'Occident durant la période que nous avons passée en revue, et l'assentiment qu'elle recevait du public ; et une critique qui mette l'accent sur le fait qu'aujourd'hui, comme alors, les choix scientifiques (cartographier, explorer, ordonner, classer) impliquent aussi des choix moraux (hiérarchiser, diviser, conquérir ou abaisser d'autres gens et d'autres lieux, ou ne pas le faire). En fait, la science spatiale actuelle de l'invasion, du bombardement et de l'occupation, qui propulsent les géographies de colonisation violente de l'Occident (et particulièrement de l'Amérique) au Moyen-Orient, n'est pas simplement un exploit technique, avec ses

logiques spatiales et ses géographies 'mises en forme par logiciels' qui facilitent la stratégie et l'efficacité militaires (Graham, 2010). Comme Derek Gregory (2004) et beaucoup d'autres géographes le soulignent aujourd'hui, ce qu'on nomme 'la guerre contre la terreur' est aussi une prouesse profondément imaginative pour créer de l'altérité, et une voie qui va bien au-delà des chaînes militaires de commandement, dans la culture des médias et dans la culture populaire.

- 37 Pour conclure, l'empire ne fut pas seulement un point de pression politique autour duquel la question du statut disciplinaire de la géographie fut initialement posée (et les relations entre géographie et empire ont été étudiées selon une bien plus grande variété de procédures que je n'ai été capable de les rappeler ici). Mais pour sûr, l'empire a été un point de pression plein de sens dans la formation de la géographie académique, et avec les guerres impériales qui font encore rage, elle reste une part importante de la géographie et de la façon dont nous (spécialement la géographie anglophone) voyons le futur de la discipline, et particulièrement sa complicité avec la guerre, la violence et la destruction (un point souligné par Yves Lacoste il y a quarante ans – voir Bowd et Clayton 2012). Il est impossible de tracer une ligne claire ou droite entre la géographie qui fut autrefois complice de l'empire et celle qui ne le serait maintenant pas.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

BOWMAN I., 1921, *The New World: Problems in Political Geography*, New York, The World Book Company.

BRUNHES J., 1910, *La Géographie Humaine : Essai de Classification Positive, Principes et exemples*, Paris, Felix Alcan.

CHISHOLM G., 1902, "Economic Geography", *Scottish Geographical Magazine*, vol. 14, p. 113-32.

DAVIS W.M., 1924, "The Progress of Geography in the United States", *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 14, p. 158-215.

FEBVRE L., 1924, *A Geographical Introduction to History*, trad. de E. Mountford et J. Paxton, Londres, Routledge & Kegan Paul.

HERBERTSON A., 1902, "Geography in the University", *Scottish Geographical Magazine*, vol. 18, p. 124-32.

HILLS E., 1908, "The Survey of the British Empire", *Scottish Geographical Magazine*, vol. 14, p. 505-23.

HOLDICH T., 1899, "The Use of Practical Geography Illustrated by Recent Frontier Operations", *Geographical Journal*, vol. 12, p. 465-80.

HUNTINGTON E., 1928, *The Human Habitat*, Londres, Chapman and Hall.

KELTIE J., 1885, "Geographical Education", *Scottish Geographical Journal*, vol. 1, p. 497-505.

LAPWORTH C., 1893, "The Limits Between Geology and Physical Geography", *Geographical Journal*, vol. 2, p. 518-34.

MACKINDER H., [1887] 1996, "On the Scope and Methods of Geography", in J. Agnew, D. Livingstone and A. Rogers (eds.), *Human Geography: An Essential Anthology*, Oxford, Blackwell, p. 155-72.

MACKINDER H., 1902, *Britain and the British Seas*, Londres, Heinemann.

MACKINDER H., [1904] 2004, "The Geographical Pivot of History", Reprinted in *Geographical Journal*, vol. 170, p. 298-321.

MACKINDER H., 1911, "The Teaching of Geography from an Imperial Point of View, and the Use Which Should be Made of Visual Instruction", *Geographical Teacher*, vol. 6, p. 79-86.

MILL H., 1905, "The Present Problems of Geography", *Geographical Journal*, vol. 1, p. 1-17.

SEMPLE E., 1903, *American History and its Geographic Conditions*, Boston, Houghton Mifflin.

VIDAL DE LA BLACHE P., 1911, "Les genres de vie dans la géographie humaine", *Annales de Géographie*, vol. 20, p. 289-304.

VIDAL DE LA BLACHE P., [1926] 1996: "Meaning and Aim of Human Geography", in J. Agnew, D. Livingstone and A. Rogers eds., *Human Geography: An Essential Anthology*. Oxford: Blackwell, pp. 181-91.

Sources secondaires

BELL M., BUTLIN R. and HEFFERNAN M. (eds.), 1995, *Geography and Imperialism, 1820-1940*, Manchester, Manchester University Press.

BOWD G. and CLAYTON D., 2010, "Geographical Warfare in the Tropics: Yves Lacoste and the Vietnam War", *Annals of the Association of American Geographers*, in press.

BOWD G. and CLAYTON D., 2012, *Impure and Worldly Geography: Pierre Gourou and Tropicality*, Londres, Ashgate.

BUTLIN R., 2009, *Geographies of Empire: European Empires and Colonies c.1880-1960*, Cambridge, Cambridge University Press.

CLAVAL P., 2001, *Histoire de la Géographie*, Paris, Presses Universitaires de France.

CLAYTON D., 2009, "Colonialism", in D. Gregory, R. Johnston, G. Pratt, M. Watts, and S. Whatmore (eds.), *The Dictionary of Human Geography*, 5^{ème} edition, Oxford (UK) and Malden (USA), Blackwell Publishers, p. 94-98.

COLLIER P. and INKPEN R., 2003, "The Royal Geographical Society and the Development of Surveying 1870-1914", *Journal of Historical Geography*, vol. 29, p. 93-108.

DEPREST F., 2011, "Using the concept of *genres de vie*: French geographers and colonial Algeria, c. 1880-1949", *Journal of Historical Geography*, vol. 37, p. 158-166.

DRIVER F., 2001, *Geography Militant: Cultures of Exploration and Empire*, Oxford (UK) / Cambridge (USA), Blackwell Publishers.

GODLEWSKA A. and SMITH, N. (eds.), 1994, *Geography and Empire*, Oxford (UK) et Cambridge (USA), Blackwell Publishers.

GRAHAM S., 2010, *Cities Under Siege: The New Military Urbanism*, London, Verso.

GREGORY D., 1994, *Geographical Imaginations*, Oxford (UK) et Cambridge (USA), Blackwell Publishers.

- GREGORY D., 2004, *The Colonial Present*, Oxford (UK) et Cambridge (USA), Blackwell Publishers.
- HEFFERNAN M., 1996, "Geography, Cartography and Military Intelligence: The Royal Geographical Society and the First World War", *Transactions of the Institute of British Geographers*, vol. 21, p. 504-33.
- HEFFERNAN M., 2009, "The Cartography of the Fourth Estate: Mapping the New Imperialism in British and French newspapers, 1975-1925", in J. Ackerman (ed.), *The Imperial Map: Cartography and the Mastery of Empire*, Chicago, University of Chicago Press, p. 261-299.
- HOBBSBAWM E., (1987), *The Age of Empire, 1875-1914*, Londres, Weidenfeld et Nicolson.
- KEARNS G., 2009, *Geopolitics and Empire: The Legacy of Halford Mackinder*, Oxford, Oxford University Press.
- LIVINGSTONE D., 1992, *The Geographical Tradition: Episodes in the History of a Contested Enterprise*, Oxford, Blackwell Publishers.
- LIVINGSTONE D., 2002, *Science, Space and Hermeneutics*, Hettner-Lectures 5, Stuttgart, Franz Steiner.
- PRAKASH G., 1999, *Another Reason: Science and the Imagination of Modern India*, Princeton, Princeton University Press.
- SAID E., 1993, *Culture and Imperialism*, New York, Alfred A. Knopf.
- SCHULTEN S., 2001, *The Geographical Imagination in America, 1880-1950*, Chicago, University of Chicago Press.
- SINGARAVÉLOU P., 2011, "The Institutionalisation of 'Colonial Geography' in France (1880-1940)", *Journal of Historical Geography*, vol. 37, p. 149-157.
- SMITH N., 2003, *American Empire: Roosevelt's Geographer and the Prelude to Globalization*, Berkeley, University of California Press.
- STODDART D., 1986, *On Geography and Its History*, Oxford, Blackwell.

RÉSUMÉS

Cet article est consacré au rôle joué par l'empire dans les commencements de la géographie académique en Europe et en Amérique du Nord entre les années 1880 et 1920. Les recherches révisionnistes et critiques sur cette période et sur ce problème affirment que la géographie doit être considérée comme une discipline impériale : qu'au début des années 1920, les idées et les pratiques qui étaient devenues partie intégrante de la définition que les géographes donnaient de la discipline et de l'image qu'en avait le public – à savoir l'exploration, la cartographie, le terrain, le déterminisme environnemental, l'analyse régionale et la géopolitique – étaient profondément impliquées dans la guerre, le colonialisme et la domination occidentale. Cet article propose une approche plus nuancée, et retrace les thèmes du déterminisme, de la hiérarchie et de l'ambivalence dans les relations entre géographie et empire. Il se termine en suggérant qu'à la lumière de l'implication actuelle (renouvelée et en cours) de la géographie dans la guerre et le militarisme, la question des rapports de la 'géographie et de l'empire' n'est pas seulement une question historique (et passée) ou analytique, mais qu'elle est profondément politique et morale.

This paper considers the role that empire played in the beginnings of academic geography in Europe and North America between the 1880s and 1920s. Revisionist and critical work on this period and problem asserts that geography should be viewed as an imperial discipline: that by

the 1920s ideas and practices that had become integral to how the discipline was being defined by geographers and was regarded by the public - especially exploration, mapping and surveying, environmental determinism, regional analysis and geo-politics - were deeply implicated in war, colonialism and Western dominance. This paper advocates a more nuanced approach, and tracks themes of determinism, hierarchy and ambivalence in the relations between geography and empire. It ends with the suggestion that in the light of geography's current (renewed and on-going) entanglement with war and militarism, the question of 'geography and empire' is not simply a historical (bygone) or analytical question, but also a profoundly political and moral one.

INDEX

Keywords : Empire, colonialism, domination, Western world, exploration, mapping, environmental determinism, geopolitics, history of geography

Mots-clés : Empire, colonialisme, domination, Occident, exploration, cartographie, déterminisme environnemental, géopolitique, histoire de la géographie

AUTEURS

DANIEL CLAYTON

École de Géographie et de Géosciences – Université de St Andrews, Écosse
dwc3@st-andrews.ac.uk